

deuil, car on ne va plus aux fêtes ; toutes les rues sont désertes, ses prêtres gémissent, ses vierges sont affligées et toute la cité est remplie d'amertume. L'oppresser a étendu la main sur tout ce qu'elle avait de précieux, et elle l'a même vu pénétrer dans ses sanctuaires ; des enfants et des nourrissons sont en défaillance dans les rues de la ville ; ils disaient à leurs mères : Où y a-t-il du blé et du vin ? Et ils tombaient comme des blessés et ils rendaient l'âme sur le sein de leurs mères. " Ainsi parlait le prophète, et rien ne semble plus actuel que sa description, comme rien n'est plus légitime que ses larmes sur les fléaux de sa nation.

Oui, la guerre est un fléau, ne serait-ce que parce qu'elle fait pleurer les mères. Vous avez beau, ô poètes, la célébrer dans un verbe puissant et rythmé, la regarder par son côté farouchement sublime, et prétendre que vous ne pouvez que l'admirer. Vous dites que c'est le grand coup de vent qui enlève les âmes, qui les arrache à la futilité, qui les jette dans les champs du sacrifice. Vous chantez même que la guerre, c'est Dieu qui passe pour punir et châtier, et que derrière les tourbillons de la fumée ou sous les ruines des cathédrales, ou dans les fleuves qui charrient du sang, on entrevoit Dieu et l'action de Dieu. Oui, oui... ultérieurement — définitivement. — Mais, en attendant, la guerre dévaste, et elle brûle, et elle mutile, et elle tue. La guerre est un fléau, et aux victimes de ce fléau, nous envoyons ce soir un souvenir de pitié humaine et de chrétienne miséricorde. Ah ! n'est-ce pas l'occasion, ou jamais, de vous laisser prendre par la charité qui ennoblit le cœur et élargit l'âme, de renverser en vous-mêmes, les murailles de l'égoïsme et par de larges brèches recevoir l'émotion de la pitié qui compatit à toutes les souffrances ; si vous êtes pauvres, de ne pas oublier qu'il en est de plus malheureux que vous ; si vous êtes riches, de ne point vous isoler de cette foule qui gémit ; d'ouvrir vos oreilles à cette clameur douloureuse, à cette rafale que l'orgueil a provoquée et que la haine a grossie ; de vous incliner vers les abandonnés en proie à la faim du corps ou à la détresse du cœur ; de ne point oublier les pleurs qu'aucune main n'essuie, ni les râles de l'agonie qui se perdent dans la nuit noire et froide, ni les vagissements de l'enfant, ni la solitude de l'épouse, ni les sanglots de la mère ; à tous et à toutes de donner l'aumône d'une pensée, d'une prière, d'un travail, d'un sacrifice, et pour faire cette aumône, de savoir vous priver d'un plaisir, d'un